

MIDAS OU LE COMBAT DE PAN CONTRE APOLLON SUR LA PRISE DE NAMUR, D'EUSTACHE LE NOBLE

Un personnage singulier

C'est à la plume d'Eustache Le Noble que l'on doit ce *Midas ou Le combat de Pan contre Apollon, sur la prise de Namur* édité à Paris en 1692. Cet opuscule rarissime de 23 pages est conservé à Cambridge, mais la Bibliothèque Nationale de France en offre au public une copie numérisée.

Singulier personnage que cet Eustache Le Noble (1643-1711), baron de Saint-Georges et de Tenelière, historien, physicien, astrologue, littérateur surtout, précurseur de Sade ou Restif de la Bretonne dans la lignée des auteurs doués, prolifiques et quelque peu débauchés. Le philosophe Pierre Bayle, son contemporain, lui trouvait *infiniment d'esprit et beaucoup de lectures ; il sait, écrivit-il, traiter une matière galamment, cavalièrement ; il connaît l'ancienne et la nouvelle philosophie*. Est-il ainsi vraiment étonnant que quantité d'études aient tenté de cerner sa personnalité ¹ ?

Si Le Noble connut les cachots du Châtelet et de la Conciergerie, ce ne fut pourtant pas pour les pamphlets et satires dont il s'était fait une spécialité, mais plus prosaïquement pour malversation : il était accusé de faux en écriture commis pour échapper à ses créanciers. C'est que la débauche coûte cher, et l'homme avait des dettes que la revente de sa charge de procureur général à Metz n'avait suffi à épouser. En prison, il rencontra Gabrielle Perreau, dite *La belle Épicière*, que son mari avait fait enfermer pour ses désordres : ce fut le grand amour ; enceinte, la dame accoucha dans un couvent et Le Noble s'évada pour l'y rejoindre. Les amants se cachèrent à Paris, furent repris après trois ans, mais la prison n'ôta pas sa joie de vivre à notre homme qui, de derrière les barreaux, continua à inonder Paris de libelles. Bien que banni du royaume pour neuf ans, il fut toléré à Paris à condition d'y vivre discrètement. Collaborateur du *Mercurie Galant*, il publia sans cesse, gagnant beaucoup d'argent qu'il dilapidait en fêtes et plaisirs, si bien qu'en ses vieux jours, il vivait du louis d'or que Mr d'Argenson, garde des sceaux, lui donnait chaque dimanche ! Il mourut misérable, le 31 janvier 1711, et la fabrique d'église dut payer le convoi funèbre...

Doué dans les genres les plus divers, du burlesque à la dissertation théologique, d'une étonnante facilité d'écriture, Eustache Le Noble est surtout connu

1. Ainsi :

P. HOURCADE, *Eustache le Noble et Saint-Simon, historiens de Rakoczi et de la Guerre des Mécontents*, dans *Cahiers Saint-Simon*, n°7, 1979, p. 15-25.

P. HOURCADE, *Entre Pic et Rétif, Eustache le Noble (1643-1711)*, Paris, 1990.

comme auteur de vingt-neuf dialogues qui furent édités séparément de 1670 à 1691, et qui mettent en scène Pasquin et Marforio, deux personnages dans le genre d'Arlequin. Ces petits ouvrages, qui jadis se vendaient à bon marché et faisaient descendre la politique dans la rue, sont aujourd'hui recherchés des collectionneurs, qui se les arrachent à prix d'or : les 48 pages in-12° de *Le couronnement du Roy Guillemot et de la reyne Guillemette* valent ainsi la bagatelle 600 euros ! Ces pasquinades sont prétextes à satire du clergé, du pape, de l'Église, sans compter princes et écrivains, mais le polémiste y sert avant tout la politique de Louis XIV. Par le choix original de ses titres, par sa plume facile et imaginative, par son talent de vulgarisateur, Le Noble s'assura dans ces pièces un succès considérable. Les pages de titre, qui ne trompaient personne, portaient des adresses d'imprimeurs fantaisistes dans tous les pays d'Europe : à Rome chez *Francophile Aletophile*, à Lisbonne chez *Pierre L'Endormy*, à La Haye, chez *Guillaume L'Emballeur*...

Le Noble exerça aussi ses talents comme théologien, historien, romancier. S'il est l'auteur d'un *Projet de loi ou d'ordonnance pour l'institution d'une magistrature militaire*, on le voit composer poème *burlesco-comico-tragique* (sic) avec *La Rapi-néide ou l'Atelier en 7 chants, par un ancien rapin des ateliers de Gros et Girodet*. Ce touche-à-tout est aussi estimé des astrologues, qui lui doivent deux ouvrages importants, la *Dissertation chronologique et historique touchant l'année de la naissance de Jésus-Christ* (1693) et *l'Uranie, ou les Tableaux des philosophes* (1694-1697), un traité ambitieux en trois volumes, où il invite à partager sa vision de l'astrologie, débarrassée à la fois des préjugés du rationalisme et de la superstition. Il écrivit jusqu'à des contes de fées, *L'Apprenti magicien* et *L'Oiseau de vérité*, où, comme Charles Perrault, il tenta de réconcilier la tradition orale et le style littéraire classique. Et quand enfin parurent anonymement les *Histoires Galantes et Comiques* ou *Les Privileges du Cocuage, dialogue spirituel et gai entre un jaloux et un mari qui n'a plus rien à craindre, qui en a pris son parti et qui s'en trouve bien*, chacun crut reconnaître la plume légère de notre libelliste.

Haro sur Guillaume d'Orange !

En 1692, Eustache le Noble se fit donc à son tour courtisan en sacrifiant à la flagornerie ambiante pour composer cette pièce de circonstance. On connaît bien sûr dans le genre l'*Ode sur la prise de Namur* de Boileau et la *Relation de ce qui s'est passé au siège de Namur* de Racine, toutes deux à la gloire du Roi Soleil et écrites, il faut en convenir, d'une plume plus inspirée. Ce haut fait des armes françaises inspira bien des écrivains ² et fit fleurir à Paris de nombreuses chansons ; R. Pinon ³ en a transcrit quelques-unes dans son étude parue naguère dans cette revue. Les thèmes en sont constants : d'un côté la gloire de Louis XIV, de l'autre la prudence extrême du prince d'Orange.

2. M. GILLES, *Les sièges de 1692 et 1695 vus par les écrivains*, in P. & F. JACQUET-LADRIER (sous la direction de), *Assiégants et assiégés au cœur de l'Europe Namur 1688-1697*, p. 74-106, Bruxelles, 1992.

3. R. PINON, *La prise de Namur en chansons historiques*, dans *Le Guetteur Wallon*, 2004-2, p. 44-53 et 2005-1, p. 4-18.



*Chantons tous la Valeur du grand Prince d'Orange
Il n'est point de Guerrier si Prudent aujourd'hui
Jamais le Bras ne lui démange
Que quand ses Ennemis sont éloignés de lui.*

Le Noble n'eût certes pas désavoué les vers de cette chanson anonyme, publiée dans l'*Almanach Royal* gravé par Landry. Peut-être même en est-il l'auteur ? L'esprit de la pièce est bien dans son style, comme l'alternance d'alexandrins et d'octosyllabes, on y trouve la même allusion aux cent mille témoins de la couardise de Nassau et on le sait familier des almanachs...

Moins qu'une ode à la gloire de Louis XIV, vainqueur de *Namur*, la *plus forte place du monde*, le *Combat de Pan contre Apollon* est en effet une satire moqueuse de Guillaume d'Orange et de lui seul : son allié Maximilien-Emmanuel de Bavière est épargné, puisqu'il y passe pour avoir dans les veines un *sang chaud et généreux*. Guillaume III méritait-il ces moqueries, lui qui ne porta en effet nul secours à Namur assiégée ? N'oublions pas qu'il ne prit position sur la Méhaigne que le 8 juin, après avoir eu l'assurance de la victoire navale de La Hougue, qui levait la menace sur l'Angleterre ; à ce moment, la ville était déjà tombée et le siège de la citadelle était bien entamé. On sait aussi que l'importante armée d'observation conduite par le maréchal de Luxembourg couvrait le siège, protégée par les lignes, longues de cinq lieues, qu'avaient creusées 20.000 paysans ; une entreprise de dégagement de la ville était donc hasardeuse. Et s'il est vrai que l'Histoire donne raison aux vainqueurs, comment critiquer ce prince, qui reprit d'ailleurs Namur trois ans plus tard, et qui, simple stathouder de Hollande, parvint en une vie somme toute assez brève à s'assurer le trône d'Angleterre sans verser une goutte de sang puis, par d'habiles alliances, à faire échouer les volontés d'hégémonie du Roi Soleil ⁴ ?

Le jugement de Midas

L'épisode mythologique qui sert d'argument à l'ode est bien connu. Le dieu Pan poursuivait la nymphe Syrinx, que son père, pour la sauver, transforma en roseaux. Pan en coupa les tiges, de la plus petite à la plus grande, pour garder un souvenir de son amour : ainsi naquit la flûte dont il se mit à jouer partout. Flatté par les éloges, il devint si fier qu'il osa défier Apollon en un concours. Chacun jugea que la lyre de ce Dieu l'emportait sur la Flûte de Pan, à l'exception de Midas le roi de Phrygie. Pour le punir et marquer sa stupidité, Apollon l'affubla d'oreilles d'âne. Il tenta de les cacher sous le large bonnet en usage

4. Sur la personnalité de Guillaume III, on se référera à P. & F. JACQUET-LADRIER, *Le roi Guillaume III d'Orange ou la résistance à Louis XIV (1672-1702)*, in J. TOUSSAINT & A. VERBRUGGE (sous la direction de), *Un cabinet, un roi, une ville*, p. 86-112, Namur, 2004.



Le jugement de Midas, pierre noire, lavis, plume, encre et rehauts de blanc Anne-Louis Girodet (1767-1824), Musée du Louvre.

dans sa patrie, mais son coiffeur découvrit le secret ; celui-ci crut bien faire en creusant un trou pour enterrer à tout jamais une telle honte, mais une touffe de roseaux sortit de terre et répéta à tout vent la phrase fatidique : *le roi Midas a des oreilles d'âne...*

La joute ici met aux prises Pan, dont les sifflets célèbrent *le singe des Césars* et Apollon, qui de sa lyre chante la gloire du sage Louis, paré de toutes les vertus de piété et de courage ; le nom du roi est comme il se doit partout écrit en lettres capitales. Au sot Midas, affublé d'oreilles d'âne, Le Noble assimile tous les sots auteurs et lâches flatteurs ; cela ne manque pas de piquant si l'on songe qu'il devait y avoir en 1692 assez peu de poètes assez fous pour célébrer les mérites du prince d'Orange ! On serait tenté de subodorer une perfidie du spirituel libelliste envers des collègues aussi flagorneurs que lui, si l'on ne connaissait sa délicate position à Paris.

L'opuscule fut imprimé chez Jouvenel et Mazuel, les deux éditeurs habituels de Le Noble, et ce dès 1692 comme l'indique la page de titre, mais sur la fin de l'année car il y est fait allusion au bombardement de Charleroi. Sans doute le travail fut-il mené dans l'urgence : non seulement la qualité d'impression est très médiocre, mais on y relève des erreurs typographiques et il manque apparemment des mots dans la première phrase, référence obscure à un almanach ; sans doute était-ce alors à qui sortirait le premier sa louange au grand roi. On notera aussi que l'exercice poétique ne constitue qu'une bonne moitié du libelle, puisque une longue introduction fait bonne mesure, truffée de citations. Nous le reproduisons *in extenso* ci-dessous, en lui appliquant seulement l'orthographe et la graphie modernes.

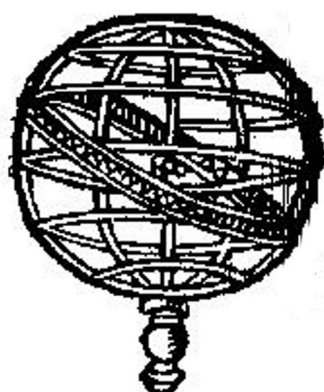
M I D A S

O U

LE COMBAT DE PAN CONTRE APOLLON,

Sur la Prise de N A M U R.

*Par Monsieur D. L***.*



A P A R I S.

Chez MARTIN JOUVENEL, rue de la
Bouclerie, au bout du Pont S. Michel,
à l'Image saint Augustin.

E T

CLAUDE MAZUEL, Imprimeur & Libraire,
rue Jacques, devant la rue du Plâtre,
dans la maison de la vieille Poste.

M. D C. X C V I,

Avec Permission.

LETTRE
de M^r LE CHEVALIER
D.L.H.
A M. LE P. R.
Sur la Prise de NAMUR.

Monsieur,

Prendrez-vous une autrefois de mes Almanachs ⁵ ? Et n'ai-je pas eu raison de parier que le Prince d'Orange ne ferait qu'accroître devant Namur, la réputation qu'il s'était acquise l'an passé devant Mons ? Quand une raison plausible d'intérêt s'accorde avec notre inclination, les aiguillons de l'honneur sont bientôt émoussés. Le tempérament froid du Prince d'Orange l'incline naturellement à la conservation de sa chère personne : et quoi qu'en disent ses adorateurs, je ne m'en dédis point, il ne se battra jamais que ses Alliés ne l'y forcent malgré lui, & trop d'actions différentes ont justifié l'application que le lui ai faite de ces deux vers de Molière.

*Je ne suis point battant de peut d'être battu,
Et l'humeur débonnaire est ma grande vertu.* ⁶

À cette inclination naturelle se joignait une raison terrible, qui est qu'une bataille entière perdue lui ôtait toute ressource, et qu'ayant avec lui toutes les forces des trois Royaumes qu'il a usurpés ⁷, et qu'il ne retient que par la crainte qu'il imprime aux peuples, les Anglais ne manqueraient pas de secouer le joug d'une tyrannie violente s'ils le voyaient battu.

Je sais bien que cette raison n'aurait rien valu sur l'âme d'un Alexandre, d'un César, d'un Hannibal, ou de tout autre qui l'aurait de la trempe de ces grands hommes ; mais sur celle du Prince d'Orange, je prévoyais bien qu'elle prévaudrait sur les vigoureux conseils que le sang chaud et généreux qui coule dans les veines du Duc de Bavière pourrait lui inspirer.

Les choses se sont donc passées comme vous savez que je les ai prévues, et quoique depuis il se soit fait battre à contretemps, je n'ai point été trompé lorsque j'ai su que toute l'Europe a vu avec un merveilleux étonnement, qu'un Prince qui avait besoin d'une action vigoureuse pour réparer la honte que le spectacle de la prise de Mons à sa vue lui avait causée ; qui avait promis avec tant de certitude qu'il aurait sa revanche si on était assez hardi pour attaquer la moindre place devant lui, qui avait sous ses drapeaux la plus nombreuse et la plus florissante armée que la Ligue ait encore mise sur pied ; qui n'avait point comme à Mons l'excuse de la surprise dans un temps destiné au repos des troupes ; qui ne pouvait jamais désirer une action plus glorieuse de donner une bataille, dont la perte même lui aurait fait alors tant d'honneur, que celle qu'il a donnée depuis a marqué d'imprudance, et qui savait de quelle conséquence était à la Ligue la perte de Namur, la plus forte place du monde, et la plus importante à son parti dans la situation des choses ; qu'un Prince, dis-je, ait méprisé toutes ces

5. Phrase incompréhensible à laquelle il manque quelques mots...

6. Vers de *Sganarelle ou le Cocu imaginaire* (1660) où Sganarelle, qui est dans cette comédie un bourgeois de Paris, croit que sa femme le trompe et hésite sur la conduite à tenir.

7. Allusion à la *glorieuse révolution*, coup d'état qui chassa du trône le catholique Jacques II au profit de Guillaume III et de son épouse et cousine Marie. Le prince d'Orange était donc pour les Français un usurpateur.

raisons pour demeurer pendant un mois entier avec cent mille hommes les bras croisés et pacifique spectateur de sa prise.

Je vous répète que je n'y ai point été trompé. Mais est-il possible qu'une action de cette léthargie guerrière ne détrompera point ceux qu'il a comme enchantés, et qui jusqu'ici n'ont pas vu le moindre effet de ses paroles ? Car la bataille qu'il a perdue à Tubize ⁷ et dont je vous parlerai l'ordinaire prochain, ne répare point l'affront de n'avoir osé se battre pour désassiéger Namur. Mais que voulez-vous, comme l'étoile du Roi est de prendre tout ce qu'il attaque, celle du Prince d'Orange est de laisser prendre tout ce qu'il vient secourir. Et c'est bien avec raison qu'une bonne plume qui m'est inconnue, vient de se servir du nom du Gouverneur de Charleroi ⁸ pour lui adresser ces vers.

*Grand appui des peuples rebelles,
Nous abuseras-tu toujours ?
Tes mains faibles et criminelles,
Portent malheur aux citadelles
Dont tu veux tenter le secours.*

En effet toutes les fois qu'il a voulu essayer de secourir quelque place, il a eu le malheur ou d'y être battu, ou de la voir prendre sans rien oser tenter.

*Saint-Omer soutenait les efforts d'une armée,
Nassau vole au secours de ce poste important,
Il perd une bataille, et la ville alarmée,
Tout aussitôt se rend.*

*Bergue dans Mons était résolu de mourir,
Peut-être plus longtemps eut-il pu se défendre :
Mais il fallut se rendre
Dès que Nassau parut vouloir la secourir.*

*Barbançon dans Namur est plus fier qu'un Hercule,
Tandis que Guillaume recule :
Mais quand Guillaume ose approcher,
De même Barbançon tremble dans son rocher,
Bat la chamade, et capitule.*

La prise de cette place importante par Sa Majesté en personne, est accompagnée de circonstances si extraordinaires qu'il semble que la postérité pourrait douter de la vérité que nos Histoires en diront, si le Prince d'Orange n'avait amené cent mille témoins irréprochables de sa honte et de la gloire du Roi. Tout semblait concourir à traverser le succès de cette entreprise, et ce n'était pas assez que toute l'Europe eut armé pour s'y opposer, il fallait encore que le Ciel même par une irrégularité extraordinaire de saison, fit tomber les pluies de l'hiver au solstice d'été : mais plus les obstacles sont grands et plus il y a de gloire à les vaincre.

7. Allusion à la sanglante bataille de Steenkerke, à dix kilomètres de Tubize, victoire à la Pyrrhus emportée par les Français, attaqués par surprise le 3 août de la même année 1692 ; cet épisode, étudié par Clausewitz et conté par Voltaire, lança la mode de la cravate portée à la façon des princes qui, dans leur précipitation, n'avaient eu que le temps de se la passer autour du cou.

8. Allusion au sévère bombardement de Charleroi, du 15 au 23 octobre 1692. Lorsqu'ils entendirent la canonnade, les alliés rassemblèrent en effet quelques troupes près de Bruxelles, mais les dispersèrent ensuite, quand il comprit que l'objectif n'était pas le siège de la ville ; Charleroi fut assiégée et prise en octobre de l'année suivante. La bonne plume inconnue n'est sans doute que celle de Le Noble lui-même...

Le nouvel Horace qui fait revivre sous le siècle de LOUIS LE GRAND, la pureté des vers de ce favori d'Auguste ⁸, me paraît avoir fort ingénieusement réussi dans l'Ode Latine qu'il vient de produire sur ce sujet, et dont un génie de distinction a fait cette traduction heureuse que vous serez sans doute bien aise de voir.

ODE

Sur la Prise de Namur

Traduite du Père Commire

*Nassau, quelle est ta foi ? L'as-tu donc oubliée ?
Trompe-t-on ainsi ses amis ?
Et pour une Place alliée,
Sont-ce là les secours dès si longtemps promis ?
Si tu ne crains la honte attachée à ta fuite,
Crains Bavière, et les ris piquants
Dont il censure ta conduite,
Crains le débris entier des malheureux Flamands.
Pour secourir Namur tes conjurés en armes
Se rangent sous tes étendards,
Et pour suspendre leurs alarmes,
Tu jures qu'un combat sauvera ses remparts.
Vains discours, vains serments, ton adresse trompeuse
Promet le combat que tu fuis
Ta fourbe cependant heureuse,
Dérobe en le fuyant une palme à LOUIS ;
Oui, ne combattant point tu contrains ce Monarque
À se contenter de Namur :
Cassel, champ pour toi de remarque,
Te fait croire aujourd'hui ce chemin le plus sûr.
Nos neveux prendront-ils pour fable ou pour histoire
Un succès si prodigieux ?
À peine pouvons-nous le croire,
Nous qui comme témoins l'avons vu de nos yeux.
Des ondes de la Sambre et des flots de la Meuse
Namur par tout enveloppé,
Namur, citadelle orgueilleuse,
Qui semblait tout braver de son roc escarpé.
Namur que défendaient tant de fameuses têtes
Prêtes de vaincre ou de mourir,
Et que par d'affreuses tempêtes
En plein été l'hiver est venu secourir.*

8. Vers de Jean Commire (1625-1702), jésuite, à la fois poète et théologien, réputé pour l'élégance de ses vers latins. Il opposa ses épigrammes aux jansénistes et fut plus d'une fois dans ses fables l'inspirateur de La Fontaine : témoin *Le soleil et les grenouilles*, traduite de vers latins de sa plume, qui cache une élégante attaque contre les Provinces-Unies : Car si le Soleil se pique, / Il le leur fera sentir. / La République aquatique / Pourrait bien s'en

*Des foudres de Louis cette roche écrasée
 A succombé sous sa valeur,
 Et soumis sa tête brisée,
 Malgré tous ses remparts, au joug de son vainqueur.
 Toi Déesse à cent voix que partout on écoute,
 De le publier prends le soin ;
 Et réponds, si quelqu'un en doute,
 Que de ses propres yeux Guillaume en fut le témoin.*

Je m'imagine que vous murmurez sur ce dernier vers, et que vous dites en vous-même que bien loin que la présence du Prince d'Orange immobile à la vue de cette attaque, puisse servir de témoignage à la vérité de cet événement ; c'est au contraire la seule circonstance qui pourrait la rendre incroyable. Que le Roi ait forcé Namur malgré tout ce que l'Art et la Nature avaient uni pour la rendre imprenable, ce n'est pas une chose qui surprenne, puisque jamais il n'a formé de siège qu'il n'ait emporté la place : mais que le Prince d'Orange n'ait osé avec une armée si puissante hasarder une bataille pour le désassiéger, c'est ce que la postérité ne voudra pas croire ; parce que cette postérité ne connaîtra pas ce Prince de la manière dont je le connais après l'avoir étudié depuis quatre ans avec application.

Je ne vous parle pas des suites importantes d'une perte à laquelle les ennemis s'attendaient si peu : je dis si peu, puisque vous devez savoir que la première nouvelle de ce siège ayant été portée au Prince d'Orange et au Duc de Bavière qui s'entretenaient de leurs projets, ce dernier dit avec une espèce de cri de joie : *Bon, voilà où je les attendais.* Et l'autre avec son froid mélancolique lui répondit : *Et moi je ne les y attendais pas.*

Mais pour connaître ces suites importantes, il ne faut que jeter les yeux sur la carte, et voir Dinant et les autres frontières maintenant couvertes par cette place conquise, et sur la situation de Charleroi, de Liège, de Maastricht et de Bruxelles, pour comprendre d'un côté l'avantage que cette conquête donne à la France, et de l'autre le désavantage que ses ennemis en pourront recevoir.

Mais parmi l'abondance de tant de pièces différentes que le Parnasse a produites pour rendre à LOUIS LE GRAND les hommages que les muses lui doivent, souffrez que pour vous divertir un moment, j'y même le tribut que doit à ce glorieux succès une plume qui lui est entièrement consacrée. Vous y verrez par un juste parallèle dans le combat de deux divinités, le tableau du véritable et du faux héros ; de LOUIS toujours conquérant actif et de Guillaume toujours spectateur immobile des pertes de ses alliés.

*Guillaume sans agir ne se fait pas de peine,
 De regarder LOUIS incomparable acteur :
 Un véritable roi triomphe sur la scène,
 Et le roi de théâtre en est le spectateur.*

Lisez maintenant cette pièce dont je vous prétends régaler, et relisez-la deux fois pour en bien comprendre la force.

MIDAS
Ou
LE COMBAT
DE PAN
CONTRE APOLLON,
Sur la prise de Namur.

*Le dieu Pan au boucquin museau,
Ayant vu sa Syrinx convertie en roseau,
Pressé du feu qu'il a pour elle,
Arrache la plante rebelle
Dont il compose un chalumeau.
À ses faunes bientôt il en montre l'usage,
Et des airs ajustés sur l'instrument nouveau
Fait retentir tout le bocage.
Le souvenir d'une beauté
Qui lui fut autrefois si chère,
Et l'agrément qui d'ordinaire
Accompagne la nouveauté,
L'avaient tellement entêté,
Qu'à toute force de Musique,
Soit d'instrument, soit de chansons
Il préférerait les aigres sons
De sa petite orgue rustique.
Ce vice fut de tous les temps,
Et si l'on en croit la satire,
Les plus sots d'eux-mêmes contents,
Sont ceux le plus souvent qui pensent mieux écrire,
Auteurs de bas aloi, vous sauriez bien qu'en dire.
Un jour plus satisfait que jamais il ne fut
Des applaudissements qu'il eut
De sa cohorte bocagère,
Il vit sous un laurier le brillant Apollon,
Qui d'un archet subtil et d'une main légère,
S'égayait sur son violon ;
À ce doux instrument sa voix était unie ;
Mais pour contrecarrer d'une si douce voix
La délicieuse harmonie,
Pas de ses chalumeaux fit retentir le bois.
Un bruit soudain s'élève, et la troupe s'offense
Qu'à rompre son concert Apollon soit forcé :
Mais loin qu'à Pan ce bruit impose le silence,
Toujours en sifflant il s'avance,
Et joint enfin le Dieu dont le chant a cessé.
Prince des chèvrepieds, lui dit alors Thalie,
Dis-moi Pan, quelle est ta folie,
De comparer ta voix à celle d'Apollon,
En mettant ta musique et la sienne en balance,*

Mesurer avec arrogance
 Ton sifflet à son violon ?
 Oui, répond le dieu de village,
 Je prétends mieux chanter que lui,
 Il faut qu'à mon sifflet sa lyre rende hommage,
 Je suis prêt à combattre, et s'il veut aujourd'hui.
 Taupé, dit Apollon, près de cette onde pure
 Qu'on tende vite un pavillon,
 Et qu'entre nous quelque gageure
 Nous serve outre l'honneur de fécond aiguillon.
 Ce n'est pas tout, il faut quelque juge équitable
 De bon sens et de bonne foi,
 Franc, désintéressé, capable,
 Et sans prévention ni pour toi ni pour moi.
 Eh mon Dieu ! dit Clio, dans le siècle où nous sommes,
 En trouve-t-on encor de tels parmi les hommes ?
 Pour moi j'en crois du moins le nombre fort petit.
 Bon, lui répliqua Pan, l'univers en regorge,
 Voyez le bon Midas, n'est-il pas tout esprit
 Depuis les pieds jusqu'à la gorge ?
 Ah Pan ! répond Clio, vous ne connaissez pas
 Sans doute le juge Midas,
 C'est un homme à courte lumière,
 Insensible aux attraits que produit la vertu,
 Et dont l'âme toute grossière
 Aime à voir sous ses pieds le mérite abattu.
 Mais il vous faut plus d'un juge,
 D'un et d'autre côté nommez-en chacun six,
 Qui tous avec grands poids choisissent
 Par un fameux arrêt terminent ce grabuge.
 Fort bien, dit Apollon, et de plus je consens
 Que Midas en soit un, malgré son petit sens,
 Fût-il plus bourrique qu'un âne,
 Je le rendrai sensible aux douceurs de mes chants,
 Et ne crois pas qu'il me condamne.
 Mais que gagerons-nous ? Je mets ce gobelet,
 Dit Pan, sur tous les miens je l'aime,
 Et n'en ai point dans mon buffet
 Dont l'ouvrage soit plus parfait,
 C'est notre ami Vulcain qui l'a forgé lui-même.
 Voyez comme il a tout autour,
 Gravé dans la ville d'Augsbourg⁹,

9. Comme on le sait, le siège de 1692 est un épisode de la guerre dite *de la Ligue d'Augsbourg*, qui opposa de 1688 à 1697 la France à une large coalition. Augsbourg, ville du sud de la Bavière, vit conclure en 1686 une alliance opposée aux empiètements de Louis XIV, qui comptait principalement l'Angleterre, Saxe, la Bavière, l'Espagne, les Pays-Bas, la Savoie et la Suède.

*Vingt princes assemblés pour signer une ligue,
Voyez comme le chef de tous ces conjurés,
Par les secrets ressorts de son adroite intrigue,
Y bride les confédérés.*

*Et moi, dit Apollon, bien loin que je recule,
Je veux bien pour gagner ce méchant gobelet,
Gager la meilleure pendule
Que j'aie en mon cabinet.*

*Je l'aime d'autant plus qu'elle est mon propre ouvrage,
Et que pour ornement j'ai fait graver dessus,
Comme dans leurs projets tous ces ligueurs déçus,
N'ont vomi jusqu'ici qu'une inutile rage,
Contre un roi qui lui seul les a partout vaincus.*

*Les gages mis sur la verdure,
Vous, Seigneur, dit Clio, chantez-nous de Louis,
Devant le fort Namur les travaux inouïs ;
Et toi Pan, de Nassau, la risible aventure.*

*Alors se turent les Zéphyr,
L'onde pour écouter étouffa son murmure,
Et pour mieux prendre part à de si doux plaisirs,
Les oiseaux attentifs, sans changer de posture,
Retinrent jusqu'à leurs soupirs.
Tout prêtant un profond silence,
Apollon se lève et commence
Le combat ainsi concerté ;
Et voici ce qui fut chanté.*

APOLLON

*Pour le plus grand des Rois ma lyre est préparée,
Louis, unique objet de mes plus doux concerts,
De ton nom glorieux je remplis l'univers,
A tes hautes vertus ma voix est consacrée.*

PAN

*Chantez, les doux sifflets, le singe des Césars :
L'adroit, l'ambitieux Guillaume,
Peut être digne d'un Royaume,
S'il craignait un peu moins qu'il ne fait les hasards.*

APOLLON

*La gloire des autels, la piété sublime
Sont du sage LOUIS le soin le plus pressant.
De l'enfer contre lui l'effort est impuissant
Et sa foudre aux titans ouvre un mortel abîme.*

PAN

*Guillaume pour régner se rend maître des lois,
Et la Ligue est sous sa férule ;
Il sait sans le moindre scrupule
Arracher la couronne aux légitimes rois.*

APOLLON

*Rempart dont les abords sont les plus difficiles,
Êtes-vous par LOUIS une fois attaqués,
Il faut plier, jamais il ne vous a manqués,
Tant il sait à coup sûr l'art de prendre les villes.*

PAN

Guillaume nous faut voir bien plus d'humanité,
Puisqu'il n'attaqua jamais place,
Qu'à ses remparts il n'ait fait grâce,
Et le tout par un trait d'excessive bonté.

APOLLON

*Pour parer à LOUIS en vain tu te travailles
Ligue, sur son secret tes soins ont en défaut,
Quand on le cherche au Rhin, il bat Gand sur l'Escant,
Mons est pris, qu'en Espagne on le croit à Versailles.*

PAN

Si LOUIS en défaut sait mettre l'ennemi,
Guillaume en bonnet comme en casque,
Se cache toujours sous le masque,
Et n'ose se montrer à son meilleur ami.

APOLLON

*Mais, que dis-je, LOUIS avance vers la Flandre,
Il marche à découvert, le bruit de ses tambours,
Avant qu'il entreprenne avertit les secours :
Non, Ligue, il ne veut point comme à Mons te surprendre.*

PAN

Marchez avec Nassau, crédules alliés,
De ce grand chef, suivez l'enseigne,
Et vous verrez sur la Méhaigne ¹⁰
Comme il défend les murs qui lui sont confiés.

APOLLON

*Namur se voit enceint d'une nombreuse armée,
LOUIS en fait le siège aux yeux des ennemis,
Où sont ces prompts secours que tu leur as promis ?
Nassau tous tes projets s'en vont-ils en fumée ?*

10. La petite rivière hesbignonne sépara en effet l'armée d'observation du maréchal de Luxembourg de celle de Guillaume III, qui prit position le 8 juin à hauteur de l'ancienne chaussée romaine. Il n'y avait cependant là nul mur à défendre. Sur le rôle de la Méhaigne et le rôle des alliés, voir G. BAURIN, *Les sièges de Namur de 1692 et 1695* in P. & F. JACQUET-LADRIER (sous la direction de), *Assiégeants et assiégés au cœur de l'Europe Namur 1688-1697*, p. 74-106, Bruxelles, 1992

PAN

Cent mille combattants qu'à sa fuite il conduit,
De Bruxelles gagnent Jodoigne,
Ah ! S'il ne fait belle besogne,
Soyez surs que du moins il va faire beau bruit.

APOLLON

*Je vois sous les remparts double tranchée ouverte,
Et par l'œil de LOUIS tous les travaux pressés,
Ils sont si bien conduits et si tôt avancés,
Que la ville forcée en sept jours voit sa perte.*

PAN

Guillaume, tu parais enfin sur le ruisseau,
À la Méhaigne on te fait tête :
Que Mars aurait vu belle fête
Si ton feu ne se fût éteint dans un peu d'eau.

APOLLON

*Aux efforts de Louis la ville ainsi rendue,
La citadelle en vain croit arrêter son bras,
De ses foudres lancés, les terribles éclats
Écrasent les rochers dont elle est défendue.*

PAN

Tôt donc, Guillaume, tôt range tes bataillons,
Bavière qui cherche à combattre
Fait près de toi le diable à quatre,
Et le tout n'aboutit qu'à faire quatre ponts.

APOLLON

*En plein jour tes Français d'une valeur sans bornes,
Emportent à tes yeux un ouvrage important,
Tel contre Acheloiüs Hercule combattant,
Pour vaincre le taureau rompit d'abord ses cornes.*

PAN

Guillaume cependant se dérobe aux hasards,
Et voit de loin la tragédie ;
Mais sous son maître il étudie
L'art de pouvoir un jour forcer quelques remparts.

APOLLON

*Que vois-je ! Juste Ciel ! Quelles sont mes alarmes !
LOUIS qu'en t'exposant tu causes de frayeurs !
Ah ! Ne me donne plus ces affreuses terreurs,
Et songe un peu combien tu coûterais de larmes.*

PAN

Anglais ne craignez point de voir par trop de cœur
Succomber Guillaume le Prude,
Vous avez moins d'inquiétude,
Que pour ses propres jours lui-même n'a de peur.

APOLLON

*Enfin devant Nasau Barbançon capitule,
LOUIS a du château forcé tous les rochers,
Vous perdez donc ces murs qui vous étaient si chers ?
Tranquilles spectateurs, oh l'amère pilule !*

PAN

Bruxelles que crains-tu, ton fort n'est-il pas sûr ?
Et toi Louvain, et toi Liège,
Ne craignez-vous point si tôt un siège,
Guillaume songe à vous tandis qu'on prend Namur.

APOLLON

*Pour le plus grand des rois ma lyre est préparée,
LOUIS unique objet de mes plus doux concerts,
De ton nom glorieux je remplis l'univers,
A tes hautes vertus ma voix est consacrée.*

PAN

Chantez, mes doux sifflets, le singe des césars :
L'adroit, l'ambitieux Guillaume,
Peut être digne d'un royaume,
S'il craignait un peu moins les hasards.

*C'est ainsi que les dieux chantèrent,
Et tous les juges décidèrent
D'un suffrage unanime en faveur d'Apollon,
Hors l'unique Midas, qui d'un cerveau fantasque,
Leva seul contre tous effrontément le masque,
Et traitant ce grand Dieu de jeune violon,
De Pan et du pipeau rustique
Porta jusqu'aux cieux la musique.
On le siffle, il s'obstine, et de même qu'un sot
Croit que quand bêtement il a dit quelque mot,
Il est de son honneur de pousser la gageure,
Ainsi le fut Midas, sans esprit, sans raison,
De tous les assistants méprise le murmure,
Et pour son sentiment jusques au bout tient bon.
Je punirai bien ta sottise,
Dit alors Apollon, et la postérité
Par ton oreille longue et grise
Apprendra ta stupidité.*

*Il dit, et toi Midas soudain tu t'émerveilles
 De sentir tout à coup et dans un morne effroi,
 L'une et l'autre de tes oreilles
 S'allonger d'un bon pied de roi.
 D'un poil court et grison vêtues,
 Plus elles sortent loin plus elles sont pointues,
 Et dans un lâche mouvement.
 En un mot elles sont franches oreilles d'âne,
 Qui furent de tout temps et l'indice et l'organe
 D'un gros cerveau sans jugement.
 De semblables Midas, oh que la terre abonde !
 Tous ceux qui sont adorateurs,
 Lâches féconds, amis flatteurs,
 Ou qui se rendent protecteurs
 Des faux héros, et sots auteurs,
 Sont autant de Midas au monde.*

FIN



*Siège de la Ville et des Châteaux de Namur Juin 1692,
 gravure non datée, dessin de Vandermeulen et gravure
 de Aubert.*

Marc RONVAUX
 Les Tiennes, 47
 5100 WIERDE